



49°3 Le matin

Jean-Hugues Oppel

Coïncé...

coïncé coïncé coïncé

merde merde merde

coïncé coïncé

...aucune échappatoire pour le combattant.

Nord et Sud, Est et Ouest : toutes les rues sont bloquées par des blindés. Les voies du tramway ont été sabotées les unes après les autres. Chaque carcasse de voiture incendiée est un nid de mitrailleuses potentiel, ou laisse espérer un abri faussement protecteur car piégé-miné jusqu'aux enjoliveurs fondus. La gare ferroviaire et la gare routière ne sont plus que débris et gravats en tas ; les pistes de l'aéroport international un souvenir éventré et fumant grêle dans le petit matin clair.

La ville est morte.

Il y fait déjà chaud. C'est la canicule.

Une de plus.

Aujourd'hui, le pic de chaleur sera atteint avant midi. Alors l'odeur des cadavres éparpillés sur les trottoirs déserts oscillera entre le à point et le bien cuit. Le parfum de la putréfaction des corps n'a rien de délectable, au petit matin comme à n'importe quel autre moment de la journée.

Cela dit, pour un mois de février, il ferait plutôt bon au lever du jour. C'est devenu monnaie courante à perdre haleine depuis quelque temps sous ces latitudes continentales d'ordinaire tempérées. Le réchauffement climatique n'est plus remis en cause par quiconque ; pas même par les plus sceptiques autrefois, ceux qui plastronnaient et fanfaronnaient à qui mieux mieux sur les plateaux de télévision. L'évidence d'un changement inexorable du climat de la planète s'est imposée d'elle-même à tous, douloureuse ; écrasante. Les ours blancs sont attendus pour bientôt.

La ville saura leur faire bon accueil.

Ville recroquevillée ratatinée au fond d'une vallée en cuvette où l'on mijote à gros bouillons l'été et grelotte à fendre l'âme l'hiver, quand l'hiver daigne être digne de s'appeler ainsi bien sûr. Il n'y a pas - pardon, plus, d'intersaisons, ou si peu. C'est donc un chaudron idéal pour les canicules à répétition. Ses habitants s'entassent en quartiers répartis de part et d'autre d'une longue artère principale à quatre voies, traçant comme une ligne de démarcation inéluctable. Une fracture franche. Une limite de bitume toute métaphorique.

Une frontière.

La frontière.

Selon de quel côté tu résides, tu choisis ton camp. Riches contre pauvres ; croyants contre soi-disant mécréants ; chantres de la Nation avec un grand N contre partisans du vivre ensemble - tu dois choisir ton camp car tu n'as pas le choix de ne pas choisir.

Maigre consolation : il fait chaud pour tout le monde.

On frisera bientôt les 50° à l'ombre, s'il y avait encore de l'ombre quand les plus hauts immeubles ont été rasés aux premiers jours du conflit. Il n'y a plus un seul arbre debout dans les espaces verts qui n'ont à peine que la trace du nom dans le souvenir des survivants.

Si le climat s'est bel et bien réchauffé sur toute la planète, le refroidissement des relations sociales du pays a été proportionnel, mais en plus rapide, et sans lien apparent de cause à effet, à première vue.

Voire...

Quand il fait chaud, les esprits s'exacerbent vite.

Ceux qui pensaient créer un nouveau monde sans bouleversement de fond radical ont été confrontés à l'opposition farouche de ceux qui croyaient mordicus que l'ancien restait viable demain comme hier et avant-hier et les jours suivants pour des siècles et des siècles - amen.

L'affrontement était inévitable.

S'annonçait brutal.

A tenu ses promesses.

Qu'il dégénère comme il a dégénéré en chaos incontrôlable l'était, évitable, par contre. Bien entendu, c'est pas moi m'dame, c'est l'aut' qu'a commencé m'sieur, comme toujours, et comme si c'était un prétexte valable pour continuer. Amplifier. Lancer une expédition punitive qui punit l'expédition punitive qui punissait elle-même - œil pour œil, dent pour dent : seuls les ophtalmos et les dentistes se sont frotté les mains. Pas pour longtemps : il n'y eut bientôt plus assez de patients sinon vivants, du moins en capacité de dépenser un argent ayant perdu toute valeur d'échange. Et la mémoire volatile s'est diluée dans les débordements de tout un chacun.

Certains prétendent que ce sont des manifestations brutales de grévistes radicaux déchaînés qui ont vissé les premières planches du cercueil de la nation (avec un petit n). D'autres assurent qu'il fallait blâmer des grèves à la répétition entêtée et les services publics en déshérence, des élections volées sur fond d'épidémie survenue étrangement fort à propos pour cacher la merde au chat, de vieilles rancœurs recuites à la peau dure de lutte des classes tannée par excès d'injustice cumulés, une violence policière de trop, une réforme de pas assez - sans oublier les Juifs, les Francs-maçons, les Illuminati, les Reptiliens, et tous les Étrangers qui sont pas comme nous moi je dis ça je dis rien, usuel boucs émissaires forcément fauteurs de troubles et par conséquent de guerre.

Civile, certes, mais la guerre.

D'où le chaos évoqué plus haut.

Et après le chaos, la débâcle.

Ici, il y avait autrefois un gouvernement. Il y avait autrefois un parlement. Il y avait autrefois des hommes et des femmes élus et des hommes et des femmes pour les élire de façon démocratique, et partir ensuite en délire de façon tout aussi démocratique.

Après la débâcle, l'effondrement.

L'anéantissement.

Et les rares survivants qui s'exterminent dans les ruines plutôt que de songer à reconstruire.

Parmi eux, lui.

II.

Le combattant.

Si la vallée encaissée est propice aux sudations caniculaires extrêmes, sa ligne de crête en surplomb est idéale pour installer de l'artillerie. On ne s'en est pas privé. Les pentes en vis-à-vis retentissent des fusillades, explosions, pilonnages et autres fracas des armes.

L'écho double chaque blessure du silence.

Le combattant a oublié jusqu'au sens du mot "silence" et survit la rage au ventre ; la peur au ventre ; le désespoir partout ailleurs dans son être.

C'est lui qui est coincé.

À l'abri précaire d'un bout de muret, en retrait de la rue, chaque fois qu'il risque un œil hors de sa cachette l'autre en face fait de même et l'empêche de progresser vers un asile plus sûr. S'il pointe le canon de son fusil, l'autre l'imite sans retard et bloque toute tentative de se frayer un chemin salvateur en mitraillant à tout-va.

Il le faut pourtant.

Parce que la nuit s'avance, avec son cortège de pièges invisibles dans l'obscurité. De tireurs d'élite équipés de lunette de visée à infrarouge, ou d'intensificateur de lumière aux rémanences verdâtres. De mines bondissantes dont on aperçoit trop tard le fil déclencheur.

Le combattant bondit.

Fait feu.

Aucun tir en riposte mais un bruit de verre brisé.

En face, le miroir qui décorait autrefois la boutique du barbier vient d'exploser en mille éclats cristallins.

Le combattant a tiré sur son reflet.

Son double en image virtuelle.

L'ennemi, c'était lui-même - à l'instar de son pays qui s'est dévoré de l'intérieur comme une maladie auto-immune s'acharne à détruire le corps hôte qui l'héberge et le nourrit. L'ironie de la chose ne manque pas de mordant. Le combattant en riait si cela ne signifiait aussi sept ans de malheur, un miroir cassé.

Un septennat.

Finalement, le quinquennat, ce n'était pas si mal...

Parce que c'est long, un septennat.